

## VERS L'EMERGENCE D'UNE NOUVELLE CULTURE STRATEGIQUE AU MOYEN-ORIENT

### L'EXPORTATION DU MODE OPERATOIRE HEZBOLLAHI VERS LES AUTRES THEATRES D'OPERATIONS DE LA REGION

PAR

Xavier HAUTCOURT\*

Depuis l'entrée des Israéliens au Liban au début des années 1980, un conflit à l'état latent perdure entre l'Etat hébreu et la milice chiite du Hezbollah, rythmé par des explosions de violence sporadiques. En effet, malgré le retrait israélien de 2000 de la zone de sécurité du Sud Liban, l'affrontement entre Israël et le Hezbollah se prolonge sous forme de raids et de tirs de roquettes du côté du Hezbollah, d'incursions aériennes, terrestres et maritimes du côté israélien<sup>1</sup>. La politique de retrait unilatéral adoptée par Israël n'a pas mis fin aux litiges entre les deux parties.

Le 12 juillet 2006, des miliciens du Hezbollah pénètrent en territoire israélien. Huit soldats de Tsahal sont tués et deux capturés. En réponse, l'état-major israélien lança une opération de frappes aériennes massives sur le Liban en guise de représailles<sup>2</sup>. Durant la première phase du conflit (13-19 juillet 2006), l'aviation israélienne aurait réussi, dès les premiers jours du conflit, à détruire la majorité des lanceurs de moyenne et longue portée du Hezbollah (75 % des roquettes 220 mm, 80 % des Fajr-3 et 5). Durant cette première phase du conflit, Tsahal a démontré une grande maîtrise des concepts opérationnels (*network centric warfare*) issus des réflexions sur la « Révolution dans les affaires militaires » (RMA) et la transformation des forces armées occidentales. L'adoption d'une telle stratégie a en effet permis à Israël de conduire deux opérations de grande envergure simultanément (« Changement de direction » au Liban et « Pluie d'été »<sup>3</sup> à Gaza).

Cependant, en dépit de conditions optimales pour le déploiement de la puissance aérienne israélienne, l'efficacité de la stratégie aérienne israélienne s'est révélée limitée et a obligé le commandement militaire israélien à engager des forces terrestres au Liban. Les quelque 360 sorties de combat journalières de l'aviation israélienne n'auront pas empêché le Hezbollah de lancer presque 120 roquettes par jour sur Israël (nord d'Israël et Haïfa). De plus, les frappes massives sur le Liban ont fait perdre la bataille médiatique et psychologique

---

\* Chercheur à l'Institut français de géopolitique de l'Université Paris VIII (France)

<sup>1</sup> Le chef de la Force intérimaire des Nations Unies au Liban, Alain Pellegrini, a exprimé, le 25 octobre 2006, « sa préoccupation face au nombre croissant de violations de l'espace aérien au sud du Liban par des avions israéliens ». Pour de plus amples détails, cf. le site Internet du Centre d'actualités de l'ONU [www.un.org/apps/newsFr/storyF.asp?NewsID=13123&Cr=moyen&Cr1=liban](http://www.un.org/apps/newsFr/storyF.asp?NewsID=13123&Cr=moyen&Cr1=liban).

<sup>2</sup> Pour de plus amples détails sur l'opération Changement de direction et la guerre de juillet-août 2006 au Liban, cf. « La guerre de juillet. 'Analyse à chaud de la guerre israélo-hezbollah' (juillet-août 2006) », *Cahiers du Retex*, oct. 2006.

<sup>3</sup> L'opération Pluie d'été a été lancée par l'armée israélienne dans la bande de Gaza le 28 juin 2006, en représailles à l'enlèvement, le 25 juin 2006, du corporal israélien Gilad Shalit, par un groupe palestinien.

à Israël (bombardement du tarmac de l'aéroport international de Beyrouth, bombardement de Qana, etc.). Dès le 18 juillet 2006, 15 000 réservistes sont mobilisés et les troupes israéliennes entrent au Liban le 20 juillet. Après une semaine de combat, les gains stratégiques israéliens semblent limités (pénétration de 12 km en territoire libanais, maintien de points fortifiés), avec de nombreuses pertes (surtout matérielles).

La guerre qui s'est déroulée du Liban du 12 juillet au 14 août 2006 a marqué une rupture dans le cycle des guerres israélo-arabes. Pour la première fois, une organisation infra-étatique telle que le Hezbollah a réussi à remettre en cause temporairement la suprématie militaire et technologique d'une armée conventionnelle comme Tsahal. En dépit de conditions optimales pour le déploiement de la puissance militaire israélienne sur le théâtre d'opérations libanais, l'efficacité de celle-là a en effet buté sur les contre-mesures asymétriques et les capacités technologiques « rustiques » employées par la milice chiite libanaise.

L'ouverture d'une nouvelle guerre à Gaza, dans les derniers jours de l'année 2008, suite au refus du Hamas de reconduire la trêve avec l'Etat hébreu, semble démontrer que la guerre de l'été 2006 a créé un précédent. En effet, même si les conditions des théâtres d'opérations libanais et palestinien sont à de nombreux égards différents, les modes opératoires déployés par le Hamas s'inspirent largement de ceux du Hezbollah. La problématique de l'acquisition des technologies balistiques par ce type d'organisation suggère un risque de dissémination de ce nouveau mode opératoire asymétrique et de son exportation à travers les différents théâtres d'opérations de la région, voire au-delà.

## LA REVOLUTION TECHNICO-MILITAIRE DU HEZBOLLAH

La version « basse technologie » de la guerre menée par le Hezbollah, combinant furtivité et capacités de frappe, aura au final limité l'efficacité de la stratégie militaire israélienne dans la phase de sécurisation qui s'est étalée du 20 juillet au 14 août 2006. La stratégie du bombardement stratégique visant à briser la volonté de l'adversaire s'est révélée contre-productive face aux stratégies non conventionnelles du Hezbollah. La sophistication des armements n'aura apporté qu'un avantage tactique relatif aux forces armées israéliennes dans la guerre d'usure menée par les miliciens chiïtes. La guerre illustre l'achèvement du processus de transformation du mouvement chiïte en une véritable force armée structurée, plus proche des modèles de guerre en réseau que du modèle de forces des armées conventionnelles arabes.

### *L'innovation doctrinale<sup>4</sup> du Hezbollah*

Ce processus de transformation renvoie au concept de révolution technico-militaire<sup>5</sup> développé par les Soviétiques dans les années 1970. Ne pouvant soutenir la course aux armements avec le camp occidental, les Soviétiques ont cherché à compenser leur infériorité technologique par des avancées en matière de tactique et d'art opérationnel – ou de doctrine opérationnelle. Les Soviétiques ont ainsi défini quatre grands principes d'innovation

<sup>4</sup> Selon J. Sapir, « doit être comprise comme concernant fondamentalement la doctrine opérationnelle ou ce que les Soviétiques appelaient l'art opératif. Cette innovation doctrinale concerne la structure des unités tout autant que la nature des combats qu'elles doivent mener » : « Révolution dans les affaires militaires (Concept soviétique de) », in T. DE MONTBRIAL / J. KLEIN (dir.), *Dictionnaire de stratégie*, PUF, Paris, p. 459.

<sup>5</sup> Pour de plus amples détails, cf. *ibid.*, pp. 455-462.

doctrinale visant à compenser les effets d'une supériorité technique et matérielle de l'adversaire : le choix de la forme du combat, la dilution des moyens adverses, l'interdiction et la contre-interdiction et la compensation de l'infériorité technique par le nombre, dont on retrouve certaines influences dans les stratégies et tactiques combattantes mises en œuvre par le Hezbollah sur le théâtre d'opérations libanais en juillet-août 2006.

Dans le choix de la forme de combat tout d'abord. Le raid initié par les miliciens chiïtes le 12 juillet 2006 renvoie à une forme d'activité tactique permettant au mouvement de conserver l'initiative et d'initier une surprise technique<sup>6</sup>. L'action en réseau – décentralisation et autonomie – du Hezbollah ainsi que sa forte insertion dans la population locale, de même que le secret et le cloisonnement qui caractérisent la milice chiïte lui auront ainsi permis de résister et de survivre à l'important déploiement de moyens israéliens. L'utilisation des armes antichars (*Kornet, Metis, Konkur, Fagot*) comme artillerie portable et polyvalente, combinée à des mesures de déception, des capacités de furtivité et une certaine puissance de feu ont constitué la base de l'action militaire hezbollahie. Le mouvement semble par ailleurs s'être inspiré du modèle de la techno-guérilla développé par le commandant Guy Brossolet dans les années 1970<sup>7</sup>. Ce modèle fondé sur la dispersion de modules indépendants disposant d'armes portatives antichars et anti-aériennes aura permis au mouvement d'agir sur le mode du *swarming*, menant une pluralité d'actions d'embuscades et de déception simultanément, sans pour autant engager ses forces de réserves.

Ainsi, parce que la *Revolution in Military Affairs*<sup>8</sup> a renforcé la centralisation de la conduite de la guerre, elle a invité *de facto* ses adversaires à développer un mode d'action décentralisé à l'extrême, qui démultiplie la nature de la menace et déstabilise les dispositifs d'identification des centres de gravité de l'adversaire. Malgré une attaque de grande ampleur sur les dispositifs de contrôle et de commandement du Hezbollah, de même que sur ses lignes de réapprovisionnement, l'effet sur la capacité d'action du mouvement chiïte a été limité. Le commandement militaire israélien semble avoir eu de nombreuses difficultés à identifier les centres de gravité opérationnels du mouvement chiïte (bombardement de la banlieue sud de Beyrouth et de la chaîne Al Manar).

Ainsi, la fluidité des mouvements de la milice sur le théâtre d'opérations combinée à l'utilisation de multiples capacités balistiques instantanées<sup>9</sup>, c'est-à-dire très rapidement déployables, ont pris à défaut les dispositifs d'interdiction israéliens. De fait, on a vu que, face aux missiles « rustiques » (de type *Katioucha*) du Hezbollah, les défenses antimissiles israéliennes (missiles anti-aériens *Hawk, Patriot, Arrow*) n'ont pu être utilisées, ces dispositifs ne pouvant intercepter que des missiles d'une portée supérieure à 120 km. De la même manière, l'utilisation de systèmes de communication rudimentaires par le Hezbollah et sa capacité à infiltrer les systèmes de télécommunication adverses, de même que le recours aux moyens modernes de surveillance (drones notamment), ont largement déstabilisé le dispositif de contrôle et de commandement israélien. Au final, le Hezbollah a réussi à compenser son

<sup>6</sup> La surprise technique définie par Jacques Sapir « signifie que l'ensemble des paramètres de l'appareil militaire adverse, c'est-à-dire non seulement son équipement, mais aussi la structure de ses forces, son système de commandement et de contrôle et sa doctrine opérationnelle sont brutalement invalidés. La surprise technique peut être limitée à certains segments de l'appareil militaire, comme elle peut être généralisée. Il s'en traduit un effondrement des capacités opérationnelles, soit par destruction des forces, soit par paralysie et démoralisation », *ibid.*, p. 459.

<sup>7</sup> Guy BROSOLET, *Essai sur la non-bataille*, Belin, 1975.

<sup>8</sup> e référer à A. JOXE, « Révolution dans les affaires militaires (Concept américain de) », in T. DE MONTBRIAL / J. KLEIN (dir.), *op. cit.*, pp. 448-455

<sup>9</sup> Sur la diversité des vecteurs balistiques dont disposent les Iraniens et, par extension, le Hezbollah, cf. A. Cordesman, « Lebanese security and the Hezbollah », *CSIS Papers*, 14 juil. 2006.

infériorité technologique et militaire par une combinaison efficace d'économie de ses forces, concentrées sur des secteurs très limités et une saturation de tirs, visant à compenser leur faible précision, sur le nord du territoire israélien.

### *La surprise technique*

Les stratégies et contre-mesures asymétriques adoptées par le Hezbollah lui ont ainsi permis de remettre en cause temporairement la suprématie militaire israélienne, pourtant dotée d'une réputation de quasi-invincibilité. Vingt ans après la première opération israélienne au Liban, ce théâtre d'opération reste toujours un test de puissance pour Tsahal. Le commandement militaire et les services de renseignement israéliens semblent finalement avoir sous-estimé les capacités du Hezbollah à exploiter les vulnérabilités de leurs forces armées et à faire preuve d'innovation en matière doctrinale. La partialité de l'information fournie par les systèmes de senseurs et la sous-estimation des moyens de la milice chiite (infrastructures souterraines au Sud Liban, ampleur et composition de l'arsenal du Hezbollah) et de ses capacités d'adaptation à la culture stratégique et technologique des forces armées de type occidental (lutte antitanks) ont empêché le commandement israélien de percevoir les implications de sa révolution technico-militaire depuis son retrait du Sud Liban en 2000. Cette surprise technique s'est traduite par une dégradation relative des capacités opérationnelles israéliennes. Le mode opératoire mis en œuvre par le Hezbollah lors du conflit de 2006 représente une forme d'innovation doctrinale de compensation qui rappelle la tactique de l'embuscade anti-aérienne – combinaison d'objectifs factices avec une concentration de moyens anti-aériens – inventée par les Soviétiques en 1941-1942 et reprise par l'armée du Nord Vietnam. Cette forme d'innovation doctrinale a moins vocation à compenser le différentiel de puissance technologique et militaire entre la milice chiite et la puissante armée israélienne qu'à jouer des limites d'une conception israélienne de la guerre essentiellement appuyée sur des moyens technologiques.

Ainsi, la surprise technique initiée par le Hezbollah sur le théâtre d'opérations libanais à l'été 2006 illustre l'inadaptation d'un certain nombre de paramètres de l'appareil militaire israélien, essentiellement orienté depuis le milieu des années 1990 vers le combat de basse intensité dans les Territoires palestiniens. La faible mobilité des chars *Merkava* déployées sur la frontière israélo-libanaise, de même que la faible combativité des réservistes israéliens, mal équipés et faiblement entraînés, ou encore l'engagement réduit des forces spéciales israéliennes ont fait la preuve des limites de l'*Israel's Security Revolution*<sup>10</sup>.

On peut donc penser que c'est la combinaison de l'*Israel's Security Revolution* et de la perception, par les adversaires d'Israël, de sa suprématie militaire qui a poussé des acteurs « secondaires » comme le Hezbollah – voire le Hamas – à rechercher des stratégies alternatives et à s'engager dès la fin des années 1990 dans un processus de révolution technico-militaire à la soviétique, en tirant parti au mieux des atouts dont ils peuvent disposer (le terrain, le courage et l'habileté de ses combattants, le recours aux moyens de la technique moderne).

On sait que les modes opératoires du Hezbollah ont dès les années 1990 été repris par les autres groupes armés de la région. Le Djihad islamique et le Hamas furent les premiers à s'inspirer du Hezbollah. Gilles Kepel explique « *la fascination qu'exerça le Parti de Dieu sur les activistes palestiniens* », du Hamas comme du Djihad islamique, par l'innovation majeure que

<sup>10</sup> Pour de plus amples détails sur l'*Israel's Security Revolution*, cf. E. COHEN / M. EISENSTADT / A. BACEVICH, *Knives, Tanks, and Missiles : Israel's Security Revolution*, Washington Institute for Near East Policy, 1998.

constitua le « *suicide offensif, transcendé en martyr, dont le Hezbollah fut le concepteur insigne au Moyen-Orient* »<sup>11</sup>. La déportation, par le gouvernement Rabin, de 415 Islamistes au début des années 1990 à Marj-az-Zohour dans les montagnes du Sud Liban permettra aux combattants du Hamas et du Djihad islamique de se familiariser avec les méthodes du Hezbollah, qui vont progressivement s'étendre à tous les groupes armés palestiniens au cours des années 1990. Au fil des rivalités croissantes entre le Fatah et le Hamas pour le *leadership* de la lutte armée et la représentation politique palestinienne, la radicalisation des stratégies armées va créer une forme d'émulation négative, dans laquelle l'attentat-suicide va devenir le véritable étalon de mesure de toute action de résistance à l'ennemi israélien. Ainsi, au début des années 2000, mêmes les mouvements marxistes laïques, comme le FPLP et le Fatah, furent contraints d'adopter ce mode opératoire, craignant de se voir marginalisés sur la scène palestinienne. De manière plus générale, à l'issue du retrait des forces israéliennes de la zone de sécurité du Sud Liban en 2000, le Hezbollah a acquis un prestige considérable au niveau national, mais plus généralement au Levant, notamment auprès des groupes armés palestiniens. Nouveau héros incontesté de la lutte contre l'adversaire israélien et son parrain américain, il a littéralement disqualifié les mouvements islamistes sunnites armés, en s'arrogeant le monopole de la lutte contre l'« ennemi américano-sioniste ». Le début de la 2<sup>nd</sup>e *intifada* lui donna l'occasion de renforcer ses liens opérationnels avec les mouvements palestiniens, notamment le Hamas, avec lequel il a conclu un véritable partenariat stratégique en 2004. Au fil de l'enlèvement israélien dans les Territoires et américain en Afghanistan et en Iraq, le Hezbollah s'est progressivement imposé comme une sorte de mentor pour les groupes armés palestiniens, islamistes aussi bien que séculaires, auxquels il fournit une importante assistance matérielle et doctrinale<sup>12</sup>, avec le soutien de l'Iran et de la Syrie. La crise socio-économique dans les Territoires palestiniens et le blocus israélien sur Gaza ont d'ailleurs largement contribué à renforcer la dépendance des mouvements palestiniens à l'égard du Hezbollah et de ses partenaires syro-iraniens.

Le déplacement de ce registre de lutte du Sud Liban chiite à la scène palestinienne sunnite illustre la possibilité de transposition de stratégies combattantes à l'origine chiite dans l'univers de la lutte armée sunnito-nationaliste, mais avec une certaine inflexion. En effet, alors que dans l'univers de la lutte armée chiite ce mode opératoire faisait l'objet d'une véritable planification opérationnelle, dans le monde de la lutte armée sunnite il devint littéralement incontrôlable, frappant indifféremment des cibles civiles et militaires. L'absence de fondements théologiques, tel le martyr de Hussein pour les Chiïtes, dans l'univers de sens sunnite, ainsi que l'inexistence d'une hiérarchie religieuse expliquent certainement ces effets d'escalade, dont les attentats du 11 septembre 2001 ont constitué un extrême. Finalement, ce mode opératoire fut repris par les milices sunnites agissant en Iraq à partir de 2006 à l'encontre des populations, faisant la preuve des effets de coopération/concurrence qui suscitent l'émulation mortifère entre les groupes armés de la région. L'évolution de ce mode opératoire au fil de son exportation sur les différents théâtres d'opérations de la région depuis la fin des années 1980 illustre la capacité d'inspiration particulière qu'exerce la milice libanaise chiite et ses « succès » face à Israël sur les autres groupes armés de la région.

### ***L'acculturation du Hezbollah à la culture stratégique de type RMA***

<sup>11</sup> G. KEPEL, *Terreur et Martyr : relever le défi de la civilisation*, Flammarion, Paris, 2008, p. 89.

<sup>12</sup> Le Hezbollah fournit ainsi une aide essentielle aux groupes armés palestiniens en matière financière, logistique, mais également en ce qui concerne l'entraînement des combattants (formation à la lutte antitanks, capacités de renseignement) et l'ingénierie militaire (construction de dispositifs de protection fortifiés). Cf. A. CORDESMAN, *op. cit.* ; « Ruling Palestine I : Gaza under Hamas », *Middle East Report*, n° 73, 19 mars 2008.

Ce processus de transformation du Hezbollah s'inscrit sur le temps long et constitue une forme d'adaptation à l'évolution des conditions historiques de la situation conflictuelle du Sud Liban. D'un mouvement agissant essentiellement sur un mode terroriste au début des années 1980, la milice chiïte a évolué vers un modèle de guérilla au cours des années d'occupation israélienne de la zone de sécurité du Sud Liban, pour se transformer, à l'issue du retrait israélien de 2000, en une véritable force armée structurée. Ce processus de transformation reflète la combinaison, au cours des deux dernières décennies, d'une série d'innovations à la fois technologiques et socio-institutionnelles qui, maîtrisées au niveau politique, ont permis une profonde modification de la nature même des forces de la milice chiïte.

### *L'innovation technico-scientifique*

Tout d'abord, la montée en puissance du mouvement chiïte libanais a reposé sur une évolution de la stratégie de production de ses capacités militaires. Dans ce domaine, on peut penser que le soutien logistique syro-iranien et les transferts de compétences des Pasdarans et du génie militaire iraniens ont joué un rôle déterminant, aussi bien en ce qui concerne la montée en capacités de l'arsenal balistique du Hezbollah que de ses moyens de surveillance et de renseignement ou de son réseau d'infrastructures souterraines au Sud Liban. L'Iran est ainsi suspectée d'avoir fourni quelque 10 000 roquettes de courte portée, un nombre significatif de missiles de moyenne et longue portée au Hezbollah, ainsi que les vecteurs balistiques nécessaires. On peut ainsi penser que le Hezbollah a développé une stratégie des moyens par procuration, en s'appuyant sur les capacités de production d'armement iraniennes. La mise en œuvre d'une doctrine opérationnelle de contre-guérilla<sup>13</sup>, appuyée sur la puissance aérienne et les moyens de la technologie moderne, par les Israéliens à partir de la seconde moitié des années 1990 a poussé le Hezbollah à s'inspirer des enseignements, notamment iraniens, sur l'utilisation des armes balistiques comme dispositifs anti-aériens, d'interdiction et de harcèlement, dans des zones fortement peuplées. La Syrie, de son côté, assure l'acheminement des armes en provenance de l'Iran, de l'aéroport de Damas à la vallée de la Bekaa. Par ailleurs, les troupes syriennes ont certainement laissé une grande partie de leurs stocks d'armes et de munitions, notamment des roquettes de courte portée, à la milice chiïte en se retirant du Liban au printemps 2005.

A Gaza, le Hamas semble aujourd'hui en passe de se transformer en une véritable force militaire structurée et organisée sur le modèle du Hezbollah. Ainsi, depuis sa prise de pouvoir à Gaza en 2007, le Hamas s'attache à renforcer son arsenal et ses capacités de production de roquettes. Il a même réussi, semble-t-il, à développer une nouvelle génération de roquettes *Qassam*, d'une portée d'une vingtaine de kilomètres, comme l'ont démontré les salves de roquettes lancées sur Ashkelon en février 2008. Le Hamas a consolidé au cours de ces dernières années le réseau de tunnels reliant la bande de Gaza à l'Égypte, servant aussi bien à approvisionner le mouvement en armes qu'à protéger les combattants des attaques israéliennes. Par ailleurs, la construction d'un certain nombre d'habitations à la frontière entre Israël et la bande de Gaza assurent désormais une meilleure protection des snipers du Hamas et a amélioré les capacités de renseignement du mouvement. L'aménagement d'un quartier général à Khan Younes va certainement permettre au mouvement de diversifier ses sources d'approvisionnements en munitions et de contourner le blocus des forces navales israéliennes au large de la Bande de Gaza. Enfin, l'entraînement et l'équipement des forces

---

<sup>13</sup> Pour de plus amples détails sur la doctrine de contre-guérilla mise en œuvre par les Israéliens au Sud Liban, cf. Shmuel L. GORDON, « The vulture and the snake. Counter-Guerrilla air warfare : the war in Southern Lebanon », *Mideast Security and Policy Studies* (Begin-Sadat Center for Strategic Studies, Bar-Ilan University), n° 39, juil. 1998.

du Hamas, notamment en matière d'appareils de vision nocturne, semblent en voie d'amélioration.

Ces différentes mesures illustrent la volonté du Hamas de se doter d'une véritable base d'opérations sur le modèle de celle bâtie par le Hezbollah au Sud Liban à la suite du retrait des forces israéliennes de la zone de sécurité en 2000, qui va permettre une transformation en profondeur de la nature même des forces du mouvement. A la suite de sa prise de contrôle totale de Gaza au cours de l'année 2007, le Hamas est ainsi devenu une véritable force militaire, organisée et structurée, sur un modèle de forces para-étatiques. De même qu'au cours des années 1990, la milice chiite libanaise était devenue une quasi-milice d'intérêt public, force paramilitaire supplétive d'une armée libanaise réduite à l'impuissance par sa dimension pluriconfessionnelle, le Hamas profite aujourd'hui de l'effondrement de l'Autorité palestinienne – auquel il n'a pas peu contribué – pour s'accaparer le monopole de la violence légitime à Gaza.

*La nécessité d'ancrer l'innovation technico-scientifique dans une réalité sociétale*

Si le Hamas semble aujourd'hui en voie de réaliser les innovations technico-scientifiques qui ont permis au Hezbollah d'achever son processus de transformation, on peut douter de sa capacité à maîtriser, à l'instar de la milice chiite, le processus au niveau politique et à réussir à l'inscrire dans la réalité sociétale palestinienne. Dès la fin de la guerre civile libanaise, le Parti de Dieu a pris conscience de la nécessité d'inscrire son action aussi bien dans ses territoires qu'au sein du cadre national libanais. Il s'est très tôt engagé dans une stratégie de développement socio-économique du Sud Liban et de la banlieue sud de Beyrouth, prenant en charge les besoins et les aspirations d'une communauté chiite libanaise historiquement marginalisée, en venant se substituer à un Etat libanais à bien des égards défaillant. En bâtissant un important réseau d'organisations caritatives, sociales et éducatives à même d'encadrer et de mobiliser les masses chiites libanaises en une forme de contre-société, il a définitivement ancré son action « résistante » au sein de la réalité libanaise politico-sociale libanaise. Son engagement dans la vie politique libanaise dès 1992 lui a permis d'inscrire son « action de résistance nationale » dans le cadre libanais, de recruter des sympathisants au-delà des frontières de la communauté chiite et ainsi d'élargir sa base populaire. Le développement d'un véritable appareil de communication publique et de propagande a d'ailleurs largement contribué à mobiliser l'opinion libanaise autour des « succès de la résistance » et à lui donner un statut de milice de défense nationale, partageant avec l'armée et les forces de sécurité intérieures libanaises le monopole de la violence légitime au Liban.

La prise en charge des missions de défense nationale et de sécurité intérieure par ces acteurs non étatiques, devenus en moins d'une vingtaine d'années des forces politico-militaires de premier ordre, tant dans leur environnement national respectif qu'au niveau régional, reflète les dangers de la fragmentation à l'extrême des scènes politiques de la région et ne va pas sans susciter des effets de rivalités.

La brutalité avec laquelle le Hamas tente d'imposer son hégémonie sur la Bande de Gaza depuis 2007, en essayant d'éliminer les grandes familles de Gaza et ses concurrents sur la scène politique palestinienne, démontre bien la vision fondamentalement militaire et sécuritaire du projet du Hamas et son incapacité à bâtir un véritable projet politique ou social pour Gaza. Les stratégies agressives du mouvement effraient la population et le prive par conséquent d'une large base populaire. En effet, son emprise sur l'espace public gazaoui s'arrête aux limites de son pouvoir de coercition. En tentant d'éliminer purement et

simplement les autres mouvements armés palestiniens de Gaza, le Hamas a poussé ceux-là à se radicaliser. Menacés par le Hamas de désarmement, ces mouvements utilisent la menace balistique contre Israël pour forcer ce dernier à engager une opération de grande envergure contre le Hamas. On a ainsi assisté, au cours de l'année 2008, à un rapprochement entre les forces du Djihad islamique et celles du Fatah, qui se sont associées, en dépit de nombreuses divergences idéologico-politiques, pour faire front commun contre le Hamas. L'accord de coopération privilégié avec le Hamas n'empêche d'ailleurs pas le Hezbollah d'apporter un soutien logistique et financier aux autres mouvements armés palestiniens. L'ouverture d'un conflit entre les miliciens du Hamas et les forces israéliennes dans les derniers jours de l'année 2008, suite au refus du Hamas de reconduire la trêve et aux lancements de roquettes sur Israël, illustre les risques d'escalade que provoquent les rivalités entre les groupes armés palestiniens dans le *leadership* pour la « résistance » à Israël. Au fur et à mesure de la dégradation de la situation dans les Territoires palestiniens, le recours à la menace balistique est devenu le nouvel étalon de valeur de la lutte contre Israël, se substituant progressivement au mode opératoire de l'attentat-suicide.

De manière générale, ce nouveau conflit entre Tsahal et un groupe armé infra-étatique comme le Hamas, de même que les tactiques mises en œuvre par le Hamas d'un côté et les contre-mesures déployées par Israël de l'autre tendent à faire de la guerre de l'été 2006 au Liban le modèle des nouveaux scénarios de guerre limitée, qui risquent de secouer le Levant et plus généralement la région dans les prochaines années.

#### *Les effets de rivalités engendrés par le prestige du Hezbollah*

Au Liban, le triomphe de la communauté chiite, qui profite de la montée en puissance du Hezbollah sur la scène politique libanaise, crée un sentiment d'affaiblissement au sein de la communauté sunnite. Le renversement du rapport de forces intra-libanais à l'issue de la guerre de juillet-août 2006 au profit des forces du 8 mars a poussé les membres de la communauté à délaissier le *leadership* sunnite traditionnel (le Courant du futur) au profit d'éléments ou de mouvements plus radicaux, proches du salafisme ou d'Al Qaïda. L'apparition du mouvement Fatah el-Islam sur la scène libanaise à la fin de l'été 2006 illustre le refus de certains éléments, palestiniens aussi bien que libanais, au sein de la mouvance salafiste libanaise de se laisser marginaliser par la montée en puissance du Hezbollah et plus généralement de la communauté chiite libanaise. Les affrontements à Beyrouth en mars 2008 de même que ceux qui secouent régulièrement Tripoli démontrent les angoisses que suscite la nouvelle superpuissance du Hezbollah chez ses « concurrents » armés sunnites au Liban.

Par ailleurs, l'aggravation des violences entre Chiïtes et Sunnites en Iraq au cours de l'année 2006 n'est pas étrangère à la montée en puissance des Chiïtes dans la région, qui jouissent d'une nouvelle visibilité politique du fait de l'effondrement de l'Etat iraquien, de la montée en puissance de l'Iran chiïte et de son protégé libanais dans les équilibres régionaux. On peut penser ainsi qu'il existe un certain nombre de liens ou du moins des formes d'influence entre l'Armée du Mahdi de Moqtada el-Sadr en Iraq et le Hezbollah chiïte, au moins à travers l'influence iranienne et la commune référence au *leadership* chiïte libanais. Ainsi, la très symbolique « victoire » du mouvement chiïte libanais tend à en faire un véritable modèle de la résistance à Israël en même temps qu'elle disqualifie les autres groupes armés de la région, ce qui ne va pas sans heurts.

## VERS L'EMERGENCE D'UNE CONTRE-CULTURE STRATEGIQUE ISLAMO-NATIONALISTE D'INSPIRATION CHIITE ?

La force de la milice chiite réside ainsi, au-delà de ses savoir-faire militaires non conventionnels – qui ne sont pas sans rappeler ceux des guérillas tiers-mondistes et des mouvements insurrectionnels anticoloniaux –, dans sa capacité à maîtriser au niveau politique la combinaison des innovations, scientifiques et techniques, doctrinales et sociétales, au fondement de la révolution technico-militaire et ainsi créer la surprise tactique. La violence politico-militaire et le radicalisme religieux des groupes armés islamistes sunnites, palestiniens, libanais ou liés à Al Qaïda n'ont jamais véritablement réussi à susciter l'adhésion populaire, à la différence du Parti de Dieu. Leur incapacité à s'opposer efficacement aux régimes autoritaires arabes en place d'une part et aux prétentions offensives de l'alliance américano-israélienne dans la région d'autre part ont largement réduit l'audience et le prestige de ces mouvements dans l'opinion publique arabe. Le choix de porter le *djihad* à l'extérieur de la région afin de frapper l'« ennemi lointain » (l'Occident) pour déstabiliser l'« ennemi proche » (les régimes arabes anathèmes, laïcs ou alliés aux Etats-Unis), de même que la violence aveugle de leurs opérations armées<sup>14</sup> ont empêché les populations du monde arabo-musulman de se reconnaître et de s'identifier à leurs discours et combats. Face à l'échec du nationalisme arabe suite à la défaite de 1973 et au déclin des projets socialisants et laïcs à la suite de l'effondrement de l'URSS, les populations arabes restent dans l'attente d'un changement radical. A la différence de ces mouvements, le Hezbollah a fait la preuve de sa compréhension relativement extensive du concept de guerre révolutionnaire, c'est-à-dire à la fois un mode opératoire tourné vers la lutte armée, mais incluant également des dimensions politiques et psychologiques, sociales et culturelles, qui sous-tendent la définition d'une véritable culture stratégique propre.

### ***Le Hezbollah : une avant-garde révolutionnaire ?***

Le retrait des Israéliens de la zone de sécurité du Sud Liban en 2000 a renouvelé l'intérêt porté à la lutte armée pour s'opposer à l'adversaire israélien, en même temps qu'il a fait du mouvement chiite le nouveau héraut de la lutte « antisioniste » et « anti-impérialiste ». La guerre de juillet-août 2006 au Liban est venue conforter cette dimension régionale, en offrant à la milice chiite, fragilisée dans sa légitimité résistante par le retrait israélien du Sud Liban, « l'occasion idoine [...] de dépasser sa base chiite et même libanaise, d'endosser à nouveau ses habits de résistant par excellence à Israël et d'apparaître en tandem avec son mentor iranien comme le héros de toutes les causes anti-impérialistes, se substituant même dans l'imaginaire collectif à une résistance palestinienne dont l'image avait été brouillée par l'échec de la seconde Intifada et les affrontements fratricides entre nationalistes du Fatah et islamistes du Hamas »<sup>15</sup>. Pendant les trente-trois jours de guerre au Liban, on a ainsi assisté à de nombreuses manifestations populaires de soutien au mouvement chiite dans l'ensemble du monde arabo-musulman, chiite comme sunnite.

Ainsi, plus que la capacité d'innovation doctrinale, c'est la psyché particulière des combattants du Hezbollah, faite de piété, de discipline et d'esprit de sacrifice, autant que son projet politique, pourtant fortement imprégné par les valeurs de la révolution islamique, qui fascine et suscite des effets d'admiration parmi les populations et les groupes armés de la région. Bernard Rougier rapporte ainsi que c'est l'issue de la guerre de l'été 2006 qui a convaincu Abou Khaled al-Amleh, le secrétaire général du Fatah-Intifada, de créer une

<sup>14</sup> Notamment celles du GIA-GSPC en Algérie, du Hamas et du Djihad islamique dans les Territoires palestiniens ou encore des mouvements plus ou moins liés à Al Qaïda.

<sup>15</sup> Gilles KEPPEL, *op. cit.*, p. 82.

« structure militaire calquée sur celle du Hezbollah. A ses yeux, la milice chiïte libanaise avait montré son efficacité dans sa lutte contre Israël. Il en avait tiré la conclusion que seuls des militants islamistes convaincus et efficaces [...] pouvaient marquer des points face à l'adversaire sioniste »<sup>16</sup>.

A la différence des autres acteurs infra-étatiques armés de la région, le mouvement chiïte jouit d'une véritable capacité à s'extraire du seul plan guerrier ou sécuritaire pour catalyser et incarner les aspirations au changement qui commencent à se faire jour dans un Moyen-Orient fortement affaibli par la mondialisation. Face à la situation de crise permanente que vit la région et à l'incapacité des différentes parties à apporter des solutions aux conflits régionaux, certaines fractions des opinions publiques de la région éprouvent le besoin de se doter d'une nouvelle identité collective et d'un nouveau projet de société réunissant le plus grand nombre contre les élites corrompues, « valets » des prétentions impérialistes, rendues responsables de la crise.

### ***Le potentiel révolutionnaire du Chiïsme***

Le mouvement prospère ainsi sur la désunion générale et la fatigue sociale des sociétés de la région, en réussissant à mobiliser les masses autour d'une identité « résistante », nationaliste arabe autant qu'islamique, en fonction de ses objectifs et des publics auxquels il s'adresse. La « victoire » de 2006 et les discours aux accents populistes de la plate-forme politique qu'il a constituée avec le Courant patriotique libre du général Michel Aoun lui ont ainsi permis de devenir la première force politico-militaire sur la scène politique libanaise et d'acquérir un véritable rôle stratégique dans la région. Toutefois, c'est paradoxalement son identité proprement chiïte qui lui a permis d'acquérir une audience réellement interconfessionnelle dans la région, à la différence des autres groupes armés arabomusulmans. Les aspects doloristes, la vision messianique chiïte du monde aussi bien que le caractère piétiste et populaire de son idéologie expliquent la capacité de cet Islamisme d'inspiration chiïte à s'allier à d'autres formes de contestation et à s'imposer comme une forme d'avant-garde révolutionnaire. Face à l'autoritarisme des régimes de la région, qui ont tous plus ou moins domestiqué le discours religieux, et dans le contexte du déclin des projets panarabes, la « spiritualité politique » d'inspiration chiïte pourrait bien constituer une nouvelle forme d'idéologie « consolatrice » ou refuge à même de fournir un cadre de sens à même de remplir le vide idéologico-politique de l'après-Guerre froide. La recherche d'un nouveau cadre d'interprétation eschatologique – sens de l'histoire – du politique au Moyen-Orient coïnciderait avec l'affirmation d'une nouvelle religiosité populaire, un Islam des masses, peu intellectualisé et en prise avec le monde moderne.

Les figures du martyr, de la révolte, l'attente eschatologique du Chiïsme que reflètent la nouvelle psyché combattante hezbollahie peuvent, dans le contexte actuel au Moyen-Orient, rencontrer un certain écho au sein d'opinions publiques majoritairement sunnites, qui peuvent se laisser aller à soutenir plus qu'à adhérer, par opposition au pouvoir en place ou par espoir d'un changement radical, à une forme de contre-culture révolutionnaire, islamo-nationaliste mais œcuménique ou interconfessionnelle, tirant ses principes d'une conception chiïte du monde. Le conflit de l'été 2006 a illustré la volonté du Hezbollah et de ses alliés de renverser l'ordre établi et de retrouver une certaine capacité d'initiative dans le jeu régional.

<sup>16</sup> Bernard ROUGIER (dir.), *Qu'est-ce que le salafisme ?*, PUF, Paris, 2008, p. 182.

***Le Hezbollah, à l'avant-garde du « front du refus » ?***

La structuration d'un mécanisme d'alliances entre le Hezbollah, la Syrie, l'Iran et le Hamas, un « front du refus », répond au rapprochement à la fin des années 1990 de Tel-Aviv et Ankara dans une commune alliance autour des Etats-Unis, à laquelle sont venus s'ajouter plus récemment les alliés arabes sunnites de Washington. Cet axe qui visait fondamentalement à encercler la Syrie et l'Iran et, partant, leurs alliés au Liban et dans les Territoires palestiniens les a finalement poussés à se rapprocher au sein d'une sorte d'architecture de sécurité collective, plus ou moins formalisée, appuyée sur une culture stratégique commune. Les membres de cette alliance, acteurs « parias » des relations moyen-orientales, partageraient tous les mêmes objectifs de résistance aux prétentions stratégiques des grandes puissances dans la région et la remise en cause de l'ordre sunnite dominant. Nous qualifions cette culture stratégique<sup>17</sup> de « contre-culture stratégique » au sens où elle témoigne d'une volonté de bâtir des stratégies alternatives face à l'impossibilité d'affronter directement l'alliance américano-israélienne et qu'elle prend appui sur une « contre-révolution dans les affaires militaires », inspirée par effet de miroir renversé par la RMA. Cet axe fonctionnerait sur le modèle du système de systèmes, regroupant des acteurs étatiques à même d'assurer le développement et la fourniture de moyens capacitaires (coopération de la Syrie et de l'Iran avec les fournisseurs russe, chinois et nord-coréen) et des acteurs non étatiques exerçant les fonctions tactiques et opératives (Hezbollah, Hamas). La configuration en réseau, décentralisée, permet à chaque acteur de conserver une relative autonomie opérationnelle et décisionnelle. La structuration d'un tel axe illustrerait donc une recherche de puissance à travers la mise en place de stratégies de partenariats, reflétant une logique de division/spécialisation des acteurs en fonction des « tâches » mais également de leurs objectifs respectifs de politique intérieure, c'est-à-dire finalement un fonctionnement à géométrie variable.

Au sein de cette architecture sécuritaire, le Hezbollah représente une sorte d'avant-garde, dont le conflit de l'été 2006 représente la première démonstration de force de grande envergure de cette nouvelle culture stratégique. La milice chiite renvoie également à la figure de l'avant-garde au sens géographique du terme, c'est-à-dire une sorte d'avant-poste de l'axe chiite en Méditerranée. Cette position d'avant-poste ne doit pas faire illusion : elle est moins le fruit de la volonté d'expansion iranienne en Méditerranée que le produit du conflit historique entre les miliciens chiites et Israël d'une part et le regain d'intérêt de la communauté internationale pour le Liban d'autre part. Enfin, le Hezbollah renvoie également à l'acceptation militaire du terme, c'est-à-dire d'unités au devant à des fins de renseignement et de sécurisation. Généralement, l'avant-garde « militaire » correspond à un groupe d'unités légères et rapides chargées de faire écran et de contenir l'ennemi le temps que l'armée se déploie.

<sup>17</sup> Cf. la définition du concept de culture stratégique de Bruno COLSON : « une culture stratégique est donc un système intégré de symboles (structures d'argumentation, langages, analogies, métaphores) qui établit des préférences stratégiques répandues et durables en formulant des concepts sur le rôle et l'efficacité de la force militaire dans les questions politiques internationales et en habillant ces conceptions d'une telle aura de positivité que ces préférences stratégiques offrent un caractère unique de réalisme et d'efficacité. [...] La culture stratégique est un système de symboles à trois variables : le rôle de la guerre dans les affaires humaines, la guerre étant jugée plus ou moins inévitable ou aberrante ; la nature de l'adversaire, considéré comme posant une menace élevée (jeu à somme nulle où l'on gagne ce que l'autre perd) ou plus faible (jeu à somme variable) ; enfin l'efficacité présumée de l'usage de la force, y compris la capacité à en contrôler les effets » (« Culture stratégique », in T. DE MONTBRIAL / J. KLEIN (dir.), *op. cit.*, p. 154.

\* \*

\*

Aujourd'hui, le Moyen-Orient repose sur un fragile équilibre entre les poussées contradictoires de deux coalitions militaro-stratégiques dont les effets s'annulent et qui placent la région dans une situation de *statu quo* qui menace d'être rompu à tout moment entre les tenants d'un ordre ancien à préserver et les partisans d'un nouvel ordre à imposer. La montée en puissance de la contre-alliance Iran-Syrie-Hezbollah-Hamas déstabilise ainsi le précaire système d'équilibre des puissances des années 1990 au profit d'une bipolarisation pro/anti-« alliance occidentale », bien plus que d'un conflit sunnite/chiïte.